Document generated on 07/17/2025 2:55 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Chen les Petites-mains

Wang Zengqi

Number 42, Summer 1995

Nouvelles chinoises

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4426ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Zengqi, W. (1995). Chen les Petites-mains. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (42), 49–52.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Chen les Petites-mains

Wang Zengqi

Il n'y avait presque aucun médecin accoucheur par chez nous. Les gens avaient plutôt l'habitude d'appeler une sage-femme pour un accouchement. C'était même comme si chaque famille avait la sienne attitrée. Les garçons et les filles des femmes du premier, du deuxième ou du troisième fils d'une grande famille étaient presque tous venus au monde grâce à l'aide de la même vieille sage-femme. Ces accoucheuses devaient pénétrer dans le plus intime des maisons, alors comment accepter qu'elles fûssent des inconnues ! Et comme ça, connaissant bien les familles, elles ne perdaient pas de temps à chercher laquelle des vieilles servantes pourrait les aider à « soutenir les reins » de l'accouchée. En outre, les gens croyaient que telle ou telle sage-femme leur portait bonheur et que la délivrance avec elle se passerait sans problème. — Ces femmes vénéraient chez elles la déesse des couches et faisaient brûler de l'encens devant sa statue. Qui aurait eu l'idée de faire venir un homme pour aider à un accouchement ! — Pourtant, par chez nous, les médecins étaient tous des hommes, à l'exception de la fille de Li le visage fleuri qui avait pris la succession de son père. C'était une vieille fille qui s'occupait de médecine générale, mais pas des accouchements. Et parmi les hommes médecins, lequel aurait pensé s'intéresser à l'obstétrique ! Ils pensaient tous que cela aurait été une honte, une dégradation. Et pourtant, il y avait une exception. Chen les Petites-mains était un célèbre médecin accoucheur.

Chen les Petites-mains devait son surnom à ses très petites mains, plus petites, plus souples et plus douces que celles de la plupart des femmes. Il était réputé pour les accouchements

difficiles. Le bébé se présentait-il de travers ou par le siège, il savait rétablir la situation (bien sûr, il utilisait aussi des médicaments et des instruments appropriés). On disait que ses petites mains et la précision de ses gestes allégeaient considérablement les douleurs de l'accouchée. Les grandes familles ne recouraient à ses services qu'en cas d'extrême nécessité. Dans les familles plus modestes, moins embarrassées de tabous, les sages-femmes qui n'arrivaient pas à délivrer un fœtus mal positionné n'hésitaient pas à déclarer : « Faites donc venir Chen les Petites-mains. »

Cet homme avait un vrai nom, mais tout le monde l'appelait par son surnom.

Un accouchement ne supporte pas de retard : il en va de la vie de deux êtres. Chen les Petites-mains élevait donc un cheval. Un superbe cheval de course à la robe immaculée. Les connaisseurs admiraient sa foulée rapide, serrée et régulière qu'ils comparaient au « vol de faisan dans les saules ». Chez nous, une région de lacs et de rivières, très peu de personnes élevaient des chevaux. Si, d'aventure, une troupe de cavaliers venait à passer, tout le monde se précipitait sur la digue du Grand Canal pour regarder le spectacle extraordinaire que représentait pour nous cette « troupe de chevaux » ! Comme Chen les Petites-mains accourait toujours vers l'endroit où on avait besoin de lui, monté sur son cheval blanc, on avait pris l'habitude d'associer l'animal et son maître et l'on parlait de « Chen les Petites-mains au cheval blanc ».

Les autres médecins, ceux qui s'occupaient de médecine générale, aussi bien que les chirurgiens, méprisaient Chen les Petites-mains qu'ils ne considéraient pas comme un vrai médecin, mais plutôt comme une sage-femme de sexe masculin. Chen les Petites-mains s'en moquait : dès qu'on faisait appel à ses services, il enfourchait son cheval blanc et partait au triple galop. Lorsqu'elle entendait, au milieu de ses gémissements, le tintement des grelots du cheval de Chen les Petites-mains, la femme en travail devenait aussitôt plus calme. Il descendait de

sa monture et pénétrait sans attendre dans la chambre. Après un moment (parfois assez long), on entendait un cri : celui du nouveau-né. Chen les Petites-mains, le front perlé de sueur, sortait de la pièce et allait saluer le maître de maison d'un signe des deux mains jointes : « Félicitations, disait-il. La mère et l'enfant vont bien ! » Le maître de maison, la joie sur le visage, lui tendait une somme d'argent enveloppée dans un papier rouge. Chen les Petites-mains recevait le paquet qu'il enfonçait dans une poche sans même le regarder : il se lavait les mains puis buvait une tasse de thé chaud ; après un dernier « Toutes mes excuses », il remontait en selle et s'en allait. On entendait les « ding-ding » des grelots du cheval s'éteindre dans le lointain...

Chen les Petites-mains avait ainsi sauvé bien des vies !...

Un jour, une unité de l'Armée dite « alliée » arriva dans notre région. Depuis plusieurs années déjà, deux armées se battaient. L'une d'elles dépendait du Guomindang, on l'appelait l'« armée du Parti » ; l'autre était celle de Sun Chuanfang. Cet homme s'était nommé lui-même « commandant en chef des armées alliées des cinq provinces », et c'est pourquoi on appelait ses troupes l'« armée alliée ». Un régiment avait établi son campement autour du Temple du Roi du Ciel. La femme du chef de régiment (sa première épouse ou sa concubine, on ne le savait pas bien), devait accoucher mais le bébé ne sortait pas. On avait fait appel à plusieurs sages-femmes, sans résultats. Affolé par les cris de cette femme — on aurait dit un cochon qu'on égorge —, le chef de régiment attendait devant la chambre de la parturiente en faisant nerveusement les cent pas. Lorsqu'il vit Chen les Petites-mains, il lui dit :

— La mère et l'enfant, il faut les garder tous les deux en vie ! Sinon, je te brûle la cervelle ! Allez, entrez !

La femme était très grasse : Chen les Petites-mains souffla comme un bœuf, se démena comme un tiare et réussit finalement à extraire le bébé. L'effort que lui avait demandé son travail avec une femme si épaisse l'avait complètement épuisé. Il

sortit en titubant, salua des deux mains jointes le chef de régiment et lui dit :

— Félicitations, chef ! C'est un garçon, un jeune seigneur !

Le chef de régiment grimaça un sourire et répondit :

— Ce ne fut pas facile, merci ! Venez par ici !

Dans la cour, on avait dressé une table opulente. Un aide de camp se tenait près d'elle pour faire le service. Chen les Petites-mains but deux coups d'alcool. Le chef de régiment prit vingt pièces d'argent qu'il déposa devant Chen les Petites-mains en disant :

— C'est pour vous… Je crois que c'est bien payé !

— C'est beaucoup trop, beaucoup trop !

Après avoir bu l'alcool et mis les vingt pièces d'argent dans sa poche, Chen les Petites-mains prit congé en disant :

— Excusez-moi, excusez-moi !

— Je ne vous reconduis pas !

Chen les Petites-mains sortit du Temple du Roi du Ciel et monta à cheval. Le chef de régiment dégaina alors son pistolet et tua le médecin d'une balle dans le dos.

— Comment a-t-il osé palper dans tous les sens cette femme qui m'appartient ! En dehors de moi, aucun homme n'a le droit de la toucher ! Cet imbécile, il a cru qu'il pourrait me berner ! Qu'il aille au diable !

Le chef de régiment se sentait profondément blessé.